






### Corinne ABENSOUR

Je vais vous présenter les intervenants de cette table ronde :

-  Christine DETREZ, sociologue, qui interviendra sur le public, les lecteurs adolescents.
-  Annick LORANT-JOLLY, rédactrice en chef de la *Revue des livres pour enfants*.
-  Tibo BERARD, directeur de collection chez Sarbacane.
-  Nathalie BEUNAT, directrice de collection chez Syros.
-  Bénédicte ROUX, éditrice au Seuil.

Ces trois éditeurs sont présents parce qu'ils éditent des collections destinées aux adolescents. Ils auront à nous dire s'il s'agit réellement de littérature pour adolescents ou si le lectorat ne dépasse finalement pas cette classe d'âge.

Je donne tout de suite la parole à Christine DETREZ. Nous évoquerons le comportement de lecture en classe et en dehors de l'établissement scolaire. Nous discuterons bien sûr de la façon dont ces lectures se font aussi en classe, mais les collections auxquelles nous nous intéressons ne sont pas prioritairement prescrites, même si elles intéressent les enseignants. Christine DETREZ exposera en premier lieu les différences de lectures des adolescents, selon qu'ils sont ou non dans le contexte scolaire puis s'intéressera aux évolutions des pratiques de lecture entre le collège et le lycée. Elle traitera enfin du rôle et des effets de la prescription scolaire.

### Christine DETREZ

Je vais vous parler d'une enquête que j'ai réalisée avec Christian Baudelot et Marie Cartier, à l'origine du livre Et pourtant ils lisent..., paru en 1999 et réactualisé par la suite. Je suis sociologue et je travaille principalement sur des enquêtes sur la lecture dans les pratiques culturelles des enfants.

Pour notre étude, nous avons choisi des enfants de 3<sup>e</sup> et nous les interrogeons tous les ans jusqu'à la terminale.

Le premier constat qui ressort de cette étude, très clair du point de vue statistique, c'est que les pratiques de lecture des enfants décroissent avec le passage du collège au lycée. Ce qui est intéressant dans ce travail longitudinal, c'est que même les franges les plus lectrices, c'est-à-dire les filles qui sont bonnes à l'école et de milieux favorisés, lisent moins au lycée. Même ces catégories très lectrices ne sont pas épargnées par la désaffection quantitative du livre. On retrouve ce point sur plusieurs indicateurs, le nombre de livres lus, le temps passé à la lecture, qui sont des questions auxquelles il est difficile de répondre. Ce sont des indicateurs qui peuvent paraître objectifs, ce sont des chiffres, mais qu'il faut remettre à leur place, comme des déclarations.

Deuxième constat, ces indicateurs quantitatifs sont corroborés par une évolution plus subtile, toujours lors du passage du collège au lycée : la baisse de l'imposition symbolique de la lecture. C'est-à-dire de l'importance pour ces élèves de passer pour des lecteurs. Les élèves qui répondent à cette image d'Épinal du lecteur - une fille douée à l'école - ont tendance à surestimer leur lecture. Dans le questionnaire, nous posons une question sur le nombre de livres lus et nous demandons une appréciation personnelle de soi en tant que lecteur : « selon toi, es-tu un mauvais, bon, excellent lecteur ? ». Au collège, les enfants surestiment leur lecture. Preuve de l'importance de passer pour un bon lecteur. Au lycée, dans leur identité d'adolescent, passer pour un bon lecteur n'a plus du tout le même poids symbolique.

Voici donc les deux enseignements quantitatifs que nous retireront concernant l'évolution des pratiques de lecture. Statistiquement, les enfants lisent moins et symboliquement, la lecture est moins importante pour leur image.

Plusieurs données peuvent expliquer ce constat : la concurrence des autres loisirs et notamment la place très importante de la musique. Les élèves s'identifient de plus en plus en grandissant à des groupes musicaux et des chanteurs. Nous avons souvent tendance à penser que la télévision concurrence la lecture. Pour eux, la télévision reste un ersatz. Elle n'entraîne pas d'investissement personnel très fort, à la différence de la musique. N'oublions pas non plus que la lecture est associée à l'intérieur, à la solitude à un moment de l'adolescence où l'enfant se construit par rapport à ses copains ou amis.

Le rôle de l'école a également été mis en évidence dans notre enquête. Nous demandions aux enfants les listes de titres qu'ils avaient lus années par années. Le passage du collège au lycée était très nettement marqué là aussi. Au collège, le choix des livres varie en fonction du sexe : les filles ne choisissent ni les mêmes livres, ni les mêmes magazines que les garçons. Au lycée, ce critère de choix reste prépondérant, devant les critères d'appartenance à une classe sociale ou de niveau scolaire, dans la lecture de magazines. En revanche, on observe un basculement dans les choix de livres entre la seconde et la première : les critères principaux de choix sont alors liés au niveau scolaire et à l'appartenance sociale. La question était la suivante : « quel est le livre que tu as lu en dehors de l'école ? ». Lorsque nous nous sommes aperçus que le titre le plus cité était Zadig, nous nous sommes dit que la consigne n'avait sans doute pas été bien respectée. Cependant, une telle réponse témoigne bien d'un passage du choix par goût au choix par prescription scolaire.

Nous nous sommes également demandé ce que signifiait pour eux Lire ? Nous avons voulu comparer les indicateurs quantitatifs et l'opinion qu'ils se faisaient de ces critères grâce à des questions du type « Est ce que par rapport à l'année dernière tu lis plus, moins ou autant ? ». Pourtant la question peut amener des réponses légèrement biaisées. Lorsque la question dit « lire », l'enfant peut se demander « qu'est ce que je lis qui vaut la peine que je le déclare à cette personne qui vient me demander ce que lis ». Ainsi, toute une série de livres est oubliée. Nous trouvons donc souvent des discordances ou décalages dans les réponses. La question demandait « lis-tu plus, moins ou autant, pourquoi ? ». Certains enfants, ou plutôt ados – on n'est plus un enfant au lycée – répondaient : « cette année, je lis plus ». A la question pourquoi, ils répondaient alors : « parce que j'ai beaucoup plus de livres à lire pour l'école ». La lecture scolaire était alors englobée dans le nombre de lectures déclarées. A l'inverse, nous avons toute une frange d'enfants qui lisaient beaucoup au collège et qui répondaient à cette question « je lis moins parce que j'ai beaucoup plus de livres à lire pour l'école ». Sous-entendu, je lis moins les vrais livres, ceux que je lisais pour moi.

Un autre point manifeste qui a de véritables effets sur les goûts de lecture – non sur la pratique quantitative mais plutôt sur l'investissement symbolique de l'ado sur la lecture – c'est le passage d'un modèle de lecture enseigné au collège à un modèle de lecture enseigné au lycée.

J'évoquerai un exemple très simple afin de mettre en évidence la différence entre deux modèles de lecture : la lecture ordinaire et la lecture savante. Nous avons étudié un manuel pour la cinquième et un manuel pour la seconde.

Pour la cinquième, le manuel est organisé en séquence. Une des séquences, « être enfant lecteur », regroupe des extraits d'œuvres : extraits du Château de ma mère ou de La gloire de mon père de Pagnol. Le narrateur est à Aubagne, il y a le soleil, le chant des cigales..., et sa petite amie Isabelle lui lit un extrait de La petite fille aux allumettes. Le narrateur explique qu'il n'arrive absolument pas à s'identifier : elle est en train de mourir de froid, et lui a chaud... Pourtant, il raconte comment au fur et à mesure de la lecture très bien faite il s'identifie et pleure. La conclusion de l'extrait était que lire c'est éprouver des émotions. Et ainsi de suite pour toute une série d'extraits dont les conclusions étaient : lire c'est éprouver des émotions, s'identifier.

En seconde, le manuel s'appelle *Mieux lire, mieux écrire, mieux penser*. Ce qui est implicite dans le titre est explicite dans l'introduction, à savoir que « mieux lire » signifie « mieux lire que lorsque vous étiez au collège ». Donc, mieux lire que simplement l'émotion et l'identification. Dans ce manuel-là, la lecture savante consistait à mobiliser toutes ses compétences lexicales et les replacer dans l'histoire littéraire, etc.

Je ne dis pas que ce n'est pas le rôle du lycée d'amener ces compétences-là, des outils pour démonter un texte. Mais, le problème, vient de la construction hiérarchique. Ainsi, les adolescents se disent que la manière dont ils lisaient au collège n'est pas la bonne. Ils imaginent que c'était une lecture d'enfant, inférieure.

Un tiers des enfants s'en sortait très bien, un autre tiers utilisait les règles qui leur étaient données pour faire les dissertations, en faisant la part des choses et sans changer leurs habitudes de lecture, c'étaient souvent des garçons, lecteurs d'heroic fantasy ou de science fiction. Enfin un dernier tiers était désemparé par ce passage qui avait des effets sur leur image de lecteur. Ceux-ci avaient un goût réel pour la lecture au collège, mais se retrouvaient au lycée sans les capitaux culturels et scolaires nécessaires pour aborder cette lecture savante. Ils prenaient cette hiérarchie et ce dénigrement de la façon de lire émotive, identificatoire pour argent comptant. Ils s'agissaient souvent de filles qui aimaient lire des histoires vraies, témoignages, afin d'acquérir une expérience.

À l'époque, je ne faisais pas du tout de sociologie du genre, je ne travaillais pas sur les rapports homme/femme. Nous étions arrivées à une conclusion, que je nuancerais aujourd'hui, qui était la suivante : il existe des goûts de lecture au collège, qui sont des goûts libres, et le lycée prive les enfants de ça.

Aujourd'hui, je dirais que ces goûts naturels, masculins et féminins, sont plus naturels que ce qu'amène l'école ensuite. Pourtant, choisir ses lectures en fonction de son sexe, c'est quelque chose qui est extrêmement social, construit depuis la tendre enfance. Je pense que le problème réside dans la hiérarchie. Cependant, je me demande si l'inversion de ce premier choix de lecture, selon qu'on est un garçon ou une fille grâce aux prescriptions scolaires n'est pas un plus qui est

apporté aux enfants. Alors que nous voyons aujourd'hui de plus en plus de livres estampillés pour fille, il n'est peut-être pas mauvais de lutter contre cette socialisation masculin/féminin très stéréotypée.

### **Corinne ABENSOUR**

Merci beaucoup. Voilà une entrée en matière passionnante et très claire, sur laquelle les éditeurs présents vont pouvoir rebondir parce que vous avez évoqué là beaucoup de choses, notamment la dimension de valorisation de la musique, que l'on va retrouver dans certaines collections ou encore la fascination de certaines lectrices pour un réalisme exacerbé, que l'on va retrouver dans d'autres collections et que l'on va même critiquer.

Je vais donc demander à Annick LORANT-JOLLY, si vous voulez bien réagir sur ce qui vient d'être dit et peut être compléter cette vision du lecteur.

### **Annick LORANT-JOLLY**

Je vais peut-être faire le lien avec les éditeurs. J'ai été professeur de lettres pendant 18 ans, en collège et collège ZEP, puis j'ai travaillé dans un CRDP où je faisais de l'édition et depuis un an et demi, je suis rédactrice en chef de la *Revue des livres pour enfants*. Mon travail est maintenant celui de critique littéraire, l'une des fonctions de la revue, c'est l'analyse de la production éditoriale jeunesse. Je suis spécialiste du roman.

Comme professeur de lettres, j'ai vécu l'arrivée des programmes de 1995, qui donnaient vraiment à la littérature jeunesse une place pleine et entière en cours de français, puisqu'elle était déjà dans les CDI et dans des pratiques marginales du cours de français. Ces programmes ouvraient aussi un espace, avec un terme barbare, qui était les lectures cursives. Il s'agissait tout simplement des lectures personnelles des élèves, non dirigées. Le programme donnait un espace dans le cours de français pour les lectures cursives : les élèves pouvaient apporter leurs lectures personnelles en classe. Tout ce travail s'accompagnait de partenariats très étroits avec les documentalistes, puisqu'il fallait travailler avec le CDI. Ces directives ont donné un véritable souffle d'air.

En parallèle, il y avait le travail de l'enseignant de français en collège puis en lycée. Il consistait indéniablement à construire des compétences, mais nécessitait de laisser un espace ouvert, pour contribuer à donner envie de lire et à ouvrir à d'autres univers de lecture. L'enseignant avait toute légitimité dans ce travail d'accompagnement, ce qui était essentiel.

J'ai vécu cette époque-là de façon passionnée, ce souffle nouveau de l'enseignement de français qui permettait de diversifier les lectures proposées. C'est dans le cadre de ces lectures cursives que j'ai fait entrer massivement la littérature jeunesse. Non seulement des romans mais aussi de BD, des livres illustrés pour les grands ainsi que de la littérature et du théâtre pour la jeunesse. Il existe des ressources de qualité extraordinaire dans la production. Lorsqu'on est enseignant, on cherche des passerelles, à la fois pour établir des liens entre leurs univers de lecture personnels et les lectures à l'école et entre la littérature générale et la littérature jeunesse. Prenons l'exemple des grands auteurs classiques. Il est extrêmement difficile d'entrer tout seul dans un roman de Balzac ou de Zola au collège, à cause de l'écart culturel, temporel et linguistique. Tout le travail d'un enseignant est de trouver le moyen d'établir des ponts. De ce point de vue, la littérature jeunesse a été pour moi une magnifique ouverture. Elle peut aussi aider à acquérir des compétences littéraires. Ainsi la notion de point de vue peut être étudiée au travers de la lecture de L'enfant océan de Jean-Claude Mourlevat où chaque chapitre est écrit d'un point de vue différent.

Cet espace de lecture cursive légitimé au collège, se réduit au lycée jusqu'à devenir infime et cela parce qu'ils doivent préparer le bac français. Sous cette pression-là, les professeurs hésitent à consacrer du temps à autre chose. Cela explique aussi que les lycéens décrochent complètement et entrent dans une logique utilitariste. Nombre d'entre eux, d'ailleurs, ne lisent pas les œuvres qu'ils commentent. Le goût de la lecture peut revenir après le lycée, car la pression cesse et le recours à la lecture pour un profit personnel peut renaître.

### **Corinne ABENSOUR**

Ce que vous nous dites montre bien que pour la majeure partie des enseignants, je reprends même vos termes, la littérature jeunesse et adolescente est une passerelle vers la littérature. Cette formule ne pose-t-elle pas question aux trois éditeurs présents, sachant qu'ils ont peut-être l'impression de produire de la littérature ?

## **Tibo BERARD**

Le terme de « passerelle » me trouble, car je sais que les romans que nous publions peuvent être utilisés par les prescripteurs et peuvent avoir cet usage-là, mais nous n'avons pas cela en tête lorsque nous y travaillons.

En vous écoutant je me rends compte que vous confirmez des intuitions que j'ai eues, alors que je n'ai jamais lu d'études statistiques et que ce que je connais de l'ado, c'est celui que j'étais il n'y a pas très longtemps. Pour ma part, j'étais plutôt parti de l'idée qu'en France, il n'y avait pas beaucoup de littérature moderne, qui vous pète au visage et qui vous fasse ressentir des choses similaires à ce que vous ressentez en écoutant de la musique. En découvrant des séries télévisées comme *Oz* ou *The Shield*, je me disais que nous n'avions pas l'équivalent en littérature à la différence des États-Unis. Nous n'avions pas de livres qui correspondent à leur époque, branchés et qui vont toucher en priorité les jeunes. C'est en effet eux qui ont, à mon avis, le plus besoin de nouveauté, de variété et qui ont aussi ce rapport décomplexé à la lecture, qui peuvent avoir envie de bouffer un bouquin et non pas de lire un roman. J'avais ces idées en tête et comme j'étais journaliste, je voyais arriver des bouquins sur mon bureau en me disant, c'est marrant, moi à 15 ans, je lisais Bret Easton Ellis ou James Ellroy et je ne connaissais pas la littérature contemporaine française avant de devenir journaliste. Dans la culture jeune, on voit plein de choses émerger, à l'époque le slam et le hip-hop se transformait aussi, les artistes devenaient de véritables conteurs d'histoires.

Je me suis dit : il existe un véritable goût pour les mots et pour la culture urbaine, n'existeraient ils pas des romanciers qui sortiraient de là ? J'ai trouvé des auteurs sur des scènes, sur Myspace, sur plein de sources différentes. Les romans sont arrivés un à un, les auteurs sont souvent âgés de 20 à 30 ans, avec une culture multimédia, très souvent musiciens, réalisateurs de courts-métrages en même temps qu'auteur. Ils n'auraient pas eux-mêmes envoyé leurs textes à un éditeur, les trouvant trop barjo. Quand on a publié Sarcelles-Dakar d'Insa Sané, je me suis dit que ça pourrait plaire à tout le monde, parce que c'est novateur, intelligent et qu'il y a une langue forte. Mais si on le met entre les mains d'un ado de 15 ans, c'est encore mieux, parce que c'est encore plus chouette de lire ça à cet âge, comme de lire Ellroy à 16 ans. Je suis parti comme ça, en termes d'expérience artistique, de choc, j'ai un peu de mal avec la notion de lecteur néophyte qui doit apprendre à lire. Je me souviens de ce que j'ai ressenti en lisant Céline par exemple, du choc de lecture. Je m'étais dit, tout ce que j'ai ressenti en concert ou au cinéma, ça doit habiter une littérature qui sera un peu plus rock'n roll et surtout qui proposera des langues et des écritures, en premier lieu, avant des thématiques. En effet en France, qu'il s'agisse de littérature jeunesse ou générale, je trouve qu'on est un peu obsédés par les thématiques. C'est d'ailleurs souvent ce qu'on met en avant dans les émissions littéraires. Or, contrairement à ce qu'on croit, les jeunes peuvent être secoués par une langue, et c'est ce que j'ai envie de faire. Le cadre jeunesse tel qu'il est peut paraître un carcan pour les éditeurs, on peut se sentir enfermés. J'ai envie de donner une autre idée de la jeunesse, pour moi ça veut dire punk plus qu'enfance.

## **Corinne ABENSOUR**

Je poserais aussi cette question aux autres éditeurs, quand vous parlez de carcan, vous faites allusion aux contraintes qui pèsent sur la littérature jeunesse, c'est-à-dire, celles d'un public de mineurs vis-à-vis desquels on doit se fixer des limites. Finalement, on l'a vu dans l'exposé sociologique, la curiosité des jeunes à l'égard des conditions de vie ou des situations violentes est sans limite. L'éditeur doit-il se poser des limites ?

## **Tibo BERARD**

C'est une question qui m'intéresse particulièrement parce que je ne pense pas du tout en tant que prescripteur. Je ne pose pas de limites en ce qui concerne la violence ou la crudité des romans, parce que je ne pense pas que ce soit là que ça se joue. Nous avons eu une polémique avec un roman publié en janvier, *Je reviens de mourir*. Ce livre est époustouffant au niveau de l'écriture mais aussi très cru. Je ne sais pas si vous savez, mais il y a une loi qui concerne l'édition jeunesse, qui s'appelle la loi 1 949. Nous n'y sommes pas assujettis parce que vu nos bouquins, on ne pourrait pas, donc on ne s'est pas inscrits comme ça. Alors, non seulement je ne censure pas du tout la violence, mais je pousse l'auteur, s'il me semble qu'il n'est pas allé assez loin, à aller au bout de son idée. Je vais dans le sens d'un travail sur le texte qui fait qu'on va exploiter cette violence et qu'elle aura un sens mais certainement pas dans la censure, je ne sais même pas ce que c'est, ça me dépasse totalement et je ne sais pas ce que c'est. Sur *Je reviens de mourir*, on a eu des problèmes parce qu'il s'agissait de sexe. En ce qui concerne la violence, j'ai l'impression que les éditeurs sont beaucoup plus libres. Sur le sexe, ce qui fait peut-être peur c'est que cela renvoie plus à soi-même. Pour moi, quelqu'un de 14, 15 ans est prêt à subir un choc artistique, s'il est dérouté, super, s'il fait un cauchemar, c'est pas bien grave et s'il n'a pas envie de le lire, il le referme. Ce qui compte avant tout pour moi, c'est l'écriture.

Pour finir, quand vous disiez que la musique remplace la lecture dans les pratiques culturelles, j'aimerais que les livres soient inclus dans cette pratique-là. C'est peut-être aussi parce que la vision du livre en France est sacralisée et un petit peu chiant et poussiéreuse.

Au début de nos livres, il y a un truc que j'aime bien, c'est une playlist, je demande aux auteurs quels morceaux ils écoutaient pendant l'écriture du roman et quels morceaux ils conseilleraient d'écouter pendant la lecture. C'est en quelques sortes l'univers musical du livre, parce qu'une pratique contemporaine des ados est qu'ils lisent en musique. Je m'étais dit, un objet un peu mutant, qui engloberait la musique, le cinéma, le multimédia serait intéressant et ferait un bouillon de culture dans lequel un ado se reconnaîtrait.

### **Corinne ABENSOUR**

Je vais interroger Nathalie BEUNAT, un peu sur la même question, à savoir : comment concilie-t-on les aspirations des lecteurs adolescents et les limites qu'on se fixe en tant qu'éditeur pour des lecteurs mineurs ?

### **Nathalie BEUNAT**

D'abord, je voudrais remettre les choses dans leur contexte après le brillant exposé de mon voisin. Je n'ai pas du tout le même parcours, parce que j'ai commencé l'édition au moment où lui est né. Moi je voudrais aussi parler du plaisir de lecture puisque jusqu'à maintenant, nous avons surtout évoqué des difficultés des ados.

Je me situe dans une tradition, qui est celle des littératures policières et du roman noir en particulier, parce que c'est ma spécialité mais aussi dans une modernité. « Souris noire » que je dirige depuis six ans maintenant, a démarré en 1986. Le genre policier n'est pas né avec cette collection, mais elle a été un tournant car ce polar pour la jeunesse est entré dans le paysage éditorial. À cette époque d'ailleurs, la littérature jeunesse n'était pas encore un segment de l'édition, on parlait des livres pour les enfants.

Pour en revenir à « Souris noire », c'est une collection qui s'est construite en demandant à des auteurs qui avaient une légitimité dans le polar, d'écrire pour la jeunesse. Ce procédé était nouveau parce qu'en littérature jeunesse, il y avait des auteurs jeunesse qui écrivaient pour la jeunesse.

Je parlerai plus de « Rat noir » qui concerne davantage les lycéens que « Souris noire ». Je vous rappelle que cette dernière a été créée en clin d'œil à sa grande sœur fondée par Marcel Duhamel « Série noire » et que tous les auteurs de « Souris noire » du début - et encore maintenant parce que j'y tiens - ont peu ou prou écrit pour la « Série noire » de Gallimard. La collection « Rat noir » est beaucoup plus récente puisqu'elle a été créée par François Guérif en 2002.

Un autre point a apporté un changement majeur à la littérature policière en général, il s'agit de l'inscription, par l'Éducation nationale, du roman policier jeunesse dans les listes incitatives à la lecture pour les 6<sup>e</sup> et les 5<sup>e</sup> à la rentrée 1994. C'est à cette époque qu'on a vu l'intrusion d'auteurs contemporains au sein de l'école. Par exemple chez Syros, Les doigts rouges de Marc Villard, ou Une incroyable histoire de William Irish, qui est toujours sur les listes.

Il faut savoir que, lorsque François Guérif a repris la collection « Souris noire », il avait une légitimité en romans et films noirs américains, mais pas du tout en jeunesse. Il a eu beaucoup de mal à faire Une incroyable histoire, en 1998, parce qu'il s'agissait d'un enfant victime d'un meurtre. Il a finalement utilisé comme argument, le fait que le crime se passait hors cadre. Je suis excessivement attentive à cette notion de point de vue, parce que je pense, comme Tibo BERARD, que l'on peut tout dire dans un livre pour la jeunesse, le tout c'est comment on va le dire. Ça repose sur deux choses, l'écriture et la notion de point de vue. Un exemple : en venant ici j'ai lu un article sur le livre Kaina-Marseille dans la collection « D'une seule voix » chez Actes Sud, qui a été attaqué. Je ne l'ai pas lu, mais il parle apparemment d'un viol collectif dans un train. Nous, nous avons publié Piste noire de Christine Beigel dans la collection « Rat noir ». Elle est la seule auteur que je publie qui ne soit pas auteur de polar mais auteur jeunesse. Ce livre raconte aussi un viol collectif dans un train. Nous nous sommes posés des questions, sur la manière de raconter ce sujet. Il ne s'agit pas du tout dans la censure, mais de responsabilité. Vis-à-vis de la fameuse loi de 1949, je ne me pose pas la question de la censure ou de la morale, je réfléchis avec une notion de bon sens, parce que nous avons aussi des responsabilités. Cela est particulièrement vrai pour la série « Souris noire » puisque nous nous adressons à des collégiens. Cette notion de point de vue intervient dans le traitement de la violence. Le débat n'était pas du tout de savoir si l'adolescent pouvait découvrir ce genre de fait-divers mais plutôt ce que l'auteur en avait fait. Il y a d'une part l'acte de l'auteur, avec sa langue, son univers et d'autre part le traitement de la violence. Si on s'interdit quelque chose, c'est de la complaisance. C'est une limite que je me pose car je pense que ça ne fait pas avancer les choses. Sur ce genre de sujets, la notion de point

de vue est un véritable enjeu. En ce qui concerne Piste noire, mon appréciation a été de dire qu'il n'y avait aucun voyeurisme, on ne prend pas le lecteur en otage et on ne lui demande pas d'être voyeur.

Les seules limites que l'on peut se donner c'est celles-là car je pense qu'il faut faire confiance aux auteurs.

### **Corinne ABENSOUR**

Il faut aussi faire confiance aux lecteurs peut-être. Nous allons évoquer un dernier exemple de ligne éditoriale pour adolescents en reprenant toujours la même question, comment construit-on une œuvre qui ne soit pas un ghetto ? Une œuvre vraiment littéraire, ouverte et néanmoins adaptée à ce public ?

### **Bénédicte ROUX**

Pour ma part, j'aurai un discours un peu différent. Je tiens à souligner que « Karactère(s) » est une collection très récente aux éditions du Seuil puisqu'elle a juste un an. Les éditions du Seuil ont une grande tradition littéraire et quand le secteur jeunesse a décidé de rouvrir et relancer un pôle fiction, il y a un peu plus d'un an, celui-ci devait s'inscrire dans la tradition générale du Seuil.

En termes de tranche d'âge, l'adolescence est toujours considérée comme large et difficile à définir, mais nos lecteurs sont un peu plus jeunes que ceux auxquels vous vous adressez. Notre cœur de cible se situe au collège plutôt qu'au lycée. Nous sommes donc assujettis à la loi de 1949.

La collection « Karactère(s) » s'inscrit dans la continuité d'une collection pour les plus jeunes, « Chapitre » sur laquelle je travaille également. La volonté de « Karactère(s) » était de proposer et d'inciter à une rencontre avec le livre. Le plaisir de lire ne se décrète pas, il vient d'une rencontre et nous voulions proposer le plus de thèmes, de sujets, en tout cas d'approches de la littérature telle qu'on peut l'imaginer. Nous publierons des romans intimistes, noirs, historiques... une offre qui puisse répondre à tout adolescent, quel qu'il soit, à tout moment. Nous sommes partis du constat que nous ne pouvons pas proposer une offre monolithique, c'est-à-dire toujours le même genre de texte ou de sujets. Nous voulons qu'ils puissent passer d'un livre qui va les émouvoir à un livre qui les fera rire ou encore qui leur fera peur, comme nous, adultes. C'est cette approche que nous voulons avoir avec les adolescents.

Nous voulons aussi, comme tout éditeur, montrer que la littérature vit aujourd'hui, avec des auteurs contemporains. C'est là que je rejoins mes camarades, qui rencontrent leurs lecteurs, vivent comme eux à l'ère du numérique et nouent un dialogue véritablement entre eux.

### **Corinne ABENSOUR**

Je voudrais revenir à Christine DETREZ, puisque vous avez ouvert la discussion, et vous demander comment vous réagissez à cette présentation de choix éditoriaux ? Dans quelle mesure s'accordent-ils ou non avec ce que vous avez pu entendre de la part des lecteurs ?

### **Christine DETREZ**

*(Rires)*

C'est une offre très ouverte. Elle regroupe à la fois des choses en prise avec ce que les enfants nous disent de leurs loisirs et de leurs goûts ainsi que des choses plus classiques.

En ce moment, nous travaillons à une enquête sur le lectorat des mangas pour la BPI et c'est exactement ce que vous disiez pour la playlist au début, l'idée que la lecture pour ces ados-là n'est plus une activité à part mais rentre dans une constellation de goûts. C'est caricatural en ce qui concerne les mangas, mais c'est vrai pour d'autres livres. Ça me permet de revenir sur ce dont je parlais tout à l'heure, on dit que la télé est le concurrent de la lecture et que c'est à cause de ça que les ados ne lisent pas. Nous pourrions retourner ce constat et dire que ça peut aussi aider la lecture. Je reprendrais les travaux de Roger Chartier - historien de la lecture - qui dit qu'à partir du moment où l'on ne se cale pas sur un modèle de lecture avec un grand L, légitime, en dehors duquel il n'a rien, et qu'on parle de « lectures » en découvrant que la lecture a une histoire et que nous sommes peut-être dans une étape différente de cette histoire que celle qui correspondrait à la lecture très patrimoniale, nous avons peut-être une chance de survie de la lecture et de la littérature pour les ados.

### **Tibo BERARD**

Je voudrais rebondir sur ce que vous dites, ce segment jeunesse, comme on l'a dit, est très récent. Ma position, qui est très personnelle, est de penser que, si roman jeunesse signifie roman écrit pour les ados, ça n'a vraiment pas beaucoup de sens. En revanche si c'est autre chose, comme nous l'avons aussi entendu, tel que l'exploration d'une filiation du roman noir ou autre, quelque chose qui va vers la modernité, ça entraînera aussi une évolution de la librairie. Vous parliez des lecteurs de mangas qui associent différentes choses à leurs lectures, eh bien ils ont des lieux dédiés à New York, par exemple, qui présentent à la fois des livres, des vidéos et des accessoires. J'ai l'impression, humblement, que par rapport à notre ligne éditoriale, la librairie devrait peut-être évoluer.

### **Christine DETREZ**

Quand vous parliez de désacralisation de la lecture, c'est exactement ça. C'est ce qui apparaissait le mieux chez les ados. Ce n'est pas qu'ils n'aiment plus lire mais la lecture perd de son statut d'exception culturelle, mais tant mieux.

### **Tibo BERARD**

Ça peut être terrifiant d'entrer dans une librairie. Moi j'adore ça, mais j'ai bouffé des classiques et j'ai été habitué à ça. Je me demande ce qu'on peut faire, nous tous, pour faire en sorte que n'importe quel ado se dise, « Super, je vais aller dans une librairie », alors que pour l'instant certains d'entre eux hésitent.

### **Public**

Concernant la collection « Exprim' », elle n'est pas estampillée jeunesse, ce n'est pas marqué dessus, à cause de la loi 1949. Nous, libraires, nous nous demandons souvent où il faut la placer et s'il ne vaut pas mieux la mettre en rayon adulte, comme le Diable Vauvert.

### **Tibo BERARD**

Le truc, c'est ça, mais je ne vois pas du tout Du plomb dans le crâne d'Insa Sane à côté d'Amélie Nothomb, ça ne m'intéresse pas. C'est une autre littérature, c'est un peu hybride.

### **Public**

Justement je pense qu'il existe une génération de lecteurs un peu hybride, les 18-30, où on est un peu entre les deux, on n'a pas encore complètement quitté l'adolescence, on a le statut et des lectures adultes mais en même temps on s'approprie la littérature jeunesse. Effectivement nous avons cette tranche d'âge un peu ambivalente et nous n'arrivons pas encore à mettre les choses en liaison, ça peut se faire dans les grandes surfaces culturelles, parce qu'ils ont du CD et du DVD et ils peuvent faire le lien entre les différents rayons. En librairie, c'est un petit peu délicat encore, mais je pense que c'est quelque chose qui se développera petit à petit parce que c'est ce que les lecteurs attendent. Une zone où on trouverait en même temps de la fantasy, des romans comme les vôtres et en même temps des DVD de séries télévisées, pour faire le lien entre toutes ces cultures-là.

### **Tibo BERARD**

Les DVD, j'en rêve, mais ça me paraît encore un peu loin, pour les livres, on voit que ça commence un peu à se faire.

### **Public**

Pour les librairies, il suffit de mettre une mise en place particulière à un moment donné. Mais ça reste un moment particulier et après, on va changer de vitrine.

## **Corinne ABENSOUR**

Est-ce que la salle veut poser d'autres questions ?

### **Public**

Je voudrais revenir sur cette notion de passerelle qui a fait tiquer. Il est intéressant de voir que ça fait tiquer. Je me suis demandé pourquoi au fond, est-ce que ça ne vous parle pas ?

J'ai repensé à un collègue de Christine Detrez, François de Singly, qui développe deux images par rapport à la famille : celle du pont et celle de la porte. Il dit de manière très intéressante que le pont unit et que la porte referme. La littérature pour adolescents permet de construire l'identité, mais de quelle manière est-ce que ça ouvre ? C'est une vraie question. Je me suis dit, est-ce que vous considérez la passerelle comme fonctionnant dans les deux sens, ou est-ce que c'est un escabeau ?

## **Nathalie BEUNAT**

Je voudrais d'abord rappeler que pour nous éditeurs, dans notre jargon, le secteur « jeunes adultes » est une création purement marketing, apparue au moment où les services marketing ont commencé à vampiriser les services éditoriaux. Quand nous voyons certaines collections qui se revendiquent comme « jeunes adultes », souvent il y a dedans des textes adultes que l'on a d'ailleurs lus quand on était adolescent. Pour ce qui est de la passerelle, je peux vous assurer que je connais plein d'adultes qui les lisent que les livres de « Rat noir » comme des grandes nouvelles. On raisonne maintenant en termes de collection, parce que maintenant, malheureusement, dans le paysage éditorial on ne publie plus les livres autrement que dans des collections. Mais il ne faut surtout pas oublier qu'il y a dans un premier temps des auteurs et dans le genre qui m'intéresse et que je défends, les gens qui sont des aficionados du polar en France, mettons fans de Jérôme Leroy, ils ont plaisir à le retrouver dans nos collections. Je ne sais pas si j'ai très bien compris la question, mais ça fonctionne très bien dans les deux sens. Quelqu'un avait dit un jour à Raymond Chandler qu'il écrivait très bien et qu'il devrait écrire de vrais romans, il avait répondu qu'il y avait deux sortes de romans, les bons et les mauvais.

### **Public**

Ce n'est pas seulement ça que je veux dire, je suis totalement d'accord, mais pouvez-vous imaginer à un moment que les lecteurs adultes vont aussi s'intéresser à la littérature jeunesse ?

## **Nathalie BEUNAT**

Dans les bibliothèques, nous assistons un phénomène intéressant : beaucoup d'adultes viennent dans les rayons jeunesse. Pour ma part, je ne trouve pas la métaphore de la passerelle déshonorante.

## **Tibo BERARD**

Non, quand on l'entend comme un espèce de va-et-vient, c'est vraiment intéressant et avec un truc un peu explosif en jeunesse je ne vois pas pourquoi les adultes n'iraient pas.

## **Nathalie BEUNAT**

Nous sommes dans une période où on a fait exploser les cloisonnements entre les ados, les jeunes adultes, les adultes. A la fois la production éditoriale a fait exploser ces contraintes-là mais aussi, les publics vont et viennent et c'est très bien.

**Tibo BERARD**

Pour ma part je trouve qu'il est bien de casser cette histoire de tranches d'âges car au bout d'un moment elles n'ont plus aucun sens. En fait le choix correspond plutôt à des temps de lecture, des moments où vous avez envie d'être dans de la lecture rapide ou d'autres dans de la lecture plus profonde. Il existe plein de moments de lectures différents. Moi, ce qui me gêne un peu, c'est de considérer qu'un roman mène à un autre...

**Nathalie BEUNAT**

Je pense que vous parlez de la même chose, ce n'est pas une échelle qui monte d'un livre vers un autre, ça va dans les deux sens. Je reviens à cette notion de plaisir, si vous aimez un livre, vous allez avoir envie de le faire partager, c'est une contagion et si passerelle il y a, c'est en tout cas plus de l'ordre du lien entre l'auteur et son lecteur.

**Christine DETREZ**

Ce que je voulais ajouter, parce que je vois qu'il y a plus de documentalistes que de bibliothécaires ici, c'est qu'il y a en ce moment une production pour ces jeunes entre le collège et le lycée et dans la mesure où il n'y a plus d'espace en cours de français aujourd'hui pour autre chose que préparer le bac, je pense que dans les CDI de lycée il était d'autant plus important qu'il y ai une offre qui s'adresse aux jeunes, de pas négliger cette offre-là.

**Corinne ABENSOUR**

Nous allons devoir nous arrêter parce que nous avons débordé, merci à la salle et aux intervenants.